

## QUELQUES NOTES SUR LE CONCEPT DE SÉPARATION

Franco Lolli

Je voudrais aborder un aspect du processus de séparation dont j'ai beaucoup d'exemples dans ma clinique. Pour le faire, je décomposerai mon texte en quelques points.

### **Premier point**

il s'agit d'une question théorique, mais nécessaire pour poser le problème. Quel est l'enjeu du mécanisme que nous appelons séparation? Qu'entendons-nous par séparation? Et encore: quel est le rapport entre la séparation et l'autre processus de causation subjective dont Lacan parle, c'est-à-dire, l'aliénation? Pour d'évidentes raisons de temps, je pense que l'on pourrait résumer la question en ces termes: le passage du vivant au parlêtre nécessite un mécanisme particulier, composé de deux mouvements, chacun, toutefois, poussant dans la direction opposée à l'autre, ce qui complique terriblement la situation. On devient proprement humain – on pourrait dire – en parcourant simultanément deux chemins opposés: d'une part, le vivant doit passer par l'Autre, il doit se référer à l'Autre, il doit prélever l'image et les signifiants que seulement l'Autre peut lui donner pour se représenter dans le monde. Donc, il dépend de l'Autre, il dépend de ses soins mais aussi et surtout de l'image et des paroles que l'Autre lui adresse, auxquelles il ne peut qu'adhérer, trouvant en elles la seule possibilité de dire ce qu'il est. Par conséquent, à ce stade initial du développement humain, il y a une direction évolutive claire: il faut aller à la rencontre de l'Autre ou, pour être plus précis, se confondre avec l'Autre. Il faut dire oui à l'Autre – *Bejahung*, aurait dit Freud. Ce mouvement vers l'Autre définit le processus d'aliénation.

D'autre part, le processus de subjectivation implique que le vivant fasse le chemin inverse, que son parcours ait une direction contraire, c'est-à-dire, que le vivant essaie de se libérer de l'Autre. Pourquoi? Parce que l'identification à l'Autre - au mieux, à son image et à ses signifiants – ne lui donne aucune consistance. L'aliénation permet un gain de sens mais provoque une perte d'être. Ainsi s'exprime clairement Lacan. Le stade du miroir définit exactement cette dépendance du vivant à l'Autre, tant au niveau imaginaire (donc à l'autre avec

le petit a) qu'au niveau symbolique (l'Autre du langage, de la culture, de la tradition, etc.). Pourtant, il s'agit pour le sujet en devenir de trouver la possibilité de consister, de trouver une possibilité d'être, tandis que le signifiant (et l'autre) le pousse vers le manque-à-être. On pourrait essayer de poser la question dans ces termes: l'imaginaire et le symbolique sont des registres essentiels à la constitution d'une identité, mais, alors qu'en eux le vivant ne peut que s'aliéner, cette identité ne définit en aucune façon le sujet mais le condamne à l'universalité du signifiant. Pour le dire autrement: il n'y a aucune possibilité de se distinguer au niveau imaginaire et symbolique. Sur ces plans, on est toujours la copie d'un autre. Le désir d'être reconnu, le désir d'être désiré, le désir du désir c'est la version symbolique du stade du miroir: la logique est la même. Il faut qu'il y ait l'autre pour que le sujet existe. Mais si le sujet n'existe que grâce à l'autre, alors sa existence n'a aucun fondement en soi. Voilà, alors, à quel propos intervient le mécanisme de séparation. Il s'agit, pour le vivant, de se définir par rapport à l'autre: de se-départir, de se-parer, de promouvoir la se-partition dont Lacan parle dans le *Séminaire XI* (1964a) et dans l'*Écrits* 'Position de l'inconscient' (1966).

### **Deuxième point:**

Que veut dire, alors, se-partition? Je pense que la façon la plus efficace que Lacan a utilisé pour décrire ce processus se trouve dans le *Séminaire X* (1962-3), qui, en effet, prépare les travaux et l'élaboration du *Séminaire XI* (1964a). Je me réfère aux passages extraordinaires où Lacan parle de la naissance, du moment où le nouveau-né perd ses annexes fœtales, il se détache de la matrice, en perdant son enveloppe embryonnaire. En venant au monde, l'homme perd ce qui était son complément anatomique, ses membranes, les delivres, plus généralement, le contenant qui l'accueillait. Le vivant, dans cette perspective, ne perd pas l'objet qui se détache de lui (une partie qu'il pensait être la sienne – le sein, par exemple), mais c'est lui-même l'objet qui se sépare de l'enveloppe qui l'entourait; et non pour des raisons culturelles, mais pour des raisons purement biologiques. Le vivant est l'objet qui se sépare de la matrice parce que le temps de se détacher est venu: et c'est à cette condition originelle d'objet que le sujet devenant aura tendance à revenir, précisément parce que c'est cette condition existentielle qui le situe dans la plus grande proximité possible de la supposée plénitude dont il provient. Le sujet, en d'autres termes, est nostalgique de ce moment: du moment où il s'est détaché, séparé de la matrice originelle. Mais pourquoi?

### **Troisième point**

Je voudrais souligner ce passage et ajouter un élément fondamental: dans l'événement de la naissance, qui devient l'emblème de la séparation, l'expérience prototypique, l'antécédent de

toute séparation future, il se passe quelque chose de spécial. Dans l'*Écrits* 'Position de l'inconscient' (1966), Lacan le dit très clairement, en parlant du mythe de la lamelle: dans la séparation du vivant de la matrice maternelle (lorsque les membranes se brisent), s'envole un fantôme, une forme de vie primaire, un pur instinct de vie, de vie immortelle, de vie irrépressible, simplifiée et indestructible: ainsi Lacan ajoute dans le *Séminaire XI*. Disons-le d'une autre manière : dans l'événement de séparation, il y a production de libido. Il faut, à mon avis, être très attentif à cet élément : dans la séparation, il y a libération de la libido, la création de zones érogènes, de ces concavités du corps où se niche, où se cache la présence du vivant – affirme Lacan. La présence du vivant! - je souligne cette expression que Lacan spécifie dans la séance du vingt-neuf mai mille neuf cent soixante quatre. Ce qui signifie que la séparation a un effet spécifique, particulier, qui s'inscrit au niveau de la vitalisation, de l'activation du sentiment d'être vivant, de se sentir vivant, de se sentir. La séparation est le processus causatif qui provoque la présence du vivant, l'autoréflexion, l'auto-perception, l'ipséité: ce que le philosophe Michel Henry appellerait, peut-être, l'auto-affection et l'auto-impression (Henry 1985). Ce passage est très important: le détachement du soi de l'Autre (et toutes les séparations ultérieures qui en seront les répétitions) s'accompagne d'un effet de vitalisation du système psychique, d'activation, de galvanisation : le vivant ne se perçoit comme tel que dans la séparation, pas dans l'aliénation. Pourquoi? Parce qu'il y a dégagement de libido. Il n'y a pas d'implication libidinale dans l'aliénation. Par le mythe de la lamelle, Lacan affirme que la séparation s'accompagne d'un gain de libido, d'un sentiment de vie, d'être vivant, donc, d'une forme - la seule - de consistance, d'auto perception. Tout ce que de l'être est permis à l'humain, est dans le mouvement de séparation qui peut être retrouvé sous forme d'auto-affection. On pourrait dire que le vivant se sent d'être, sent son être lorsqu'il se sépare, mais pas lorsqu'il s'aliène à l'Autre. Pour le dire avec Levinas, l'hypostase de l'humain (c'est-à-dire, le passage de l'existence à l'existant) se produit grâce à la séparation (Levinas 1947).

#### **Quatrième point**

Je propose quelques réflexions cliniques pour illustrer ce que je viens de dire. La situation qui, mieux que d'autres, met en évidence ce pouvoir libidinal de la séparation est sans doute celle que nous trouvons dans la pratique infantile de l'encoprésie. Nous pouvons lire ce phénomène très fréquent à la lumière des observations présentées. L'enfant qui fait sur lui met en scène quelque chose de très important qui a à voir avec ce que nous disons: ce que j'ai pu observer par le mots des patients qui racontent leur enfance où il leur arrivait de ne pas réussir à se retenir est précisément ce double aspect de la séparation.

D'un côté, par l'identification à l'objet anal évacué contre la volonté de l'Autre, l'enfant représente (dans la réalité) la scène (impossible sur le plan symbolique) où il peut finalement se séparer de l'Autre, de sa demande asphyxiante, de sa volonté de le retenir comme objet de son désir (ou, dans le pire des cas, de sa jouissance). L'enfant, en faisant sur soi, devient l'objet qui se détache de la totalité maternelle pour s'individuer, pour se définir, pour s'affirmer comme séparé de la matrice. Il est le morceau qui tombe du corps qui l'englobait et qui, en tombant, vient à la lumière. Faire sur soi c'est la façon dont l'enfant peut non seulement s'affirmer comme séparé, mais aussi la façon dont il creuse dans l'Autre un manque. L'enfant qui fait sur soi s'oppose à la plénitude supposée de l'Autre, s'oppose à sa capacité présumée à exercer un contrôle total, ce qui le ferait disparaître comme entité en soi, distinct. L'enfant qui s'identifie à l'objet expulsé met en scène sa propre disparition qui interroge l'Autre: peut-on perdre? Résonnent les paroles de Lacan à la fin de la leçon du vingt-sept mai mille neuf cent soixante quatre: 'Le premier objet qu'il [l'enfant] propose à ce désir parental dont l'objet est inconnu, c'est ceci, sa propre perte "Peut-il me perdre?". "Me perdre", le fantasme de sa mort, de sa disparition, est le premier objet que le sujet, dans cette dialectique, a à mettre en jeu, et qu'il met en effet' (Lacan 1964: 210). Donc, faire sur soi est la façon de provoquer un manque dans l'Autre, le manque de l'objet qu'il (l'enfant) est: c'est une façon pour réduire le pouvoir de l'Autre, de le redimensionner, de désamorcer sa volonté potentielle de se satisfaire de lui.

La séparation, en ce sens, c'est s'identifier comme pièce détachée et, simultanément, percer l'Autre, le trouer, infirmer la supposition de sa plénitude. On pourrait dire que l'enfant qui fait sur soi d'une part barre l'Autre pour exister lui-même comme cette barre qu'il applique à l'Autre, de l'autre part, vérifie l'existence d'un désir, mais à distance, contrôlé par l'opposition à lui. L'ambivalence du message reçu de l'Autre ('Retiens-la' – 'Donne-la'), prend forme aussi du côté de l'enfant, qui d'une façon se soustrait à la demande de l'Autre, de l'autre, la provoque.

Mais il y a un autre côté que nous pouvons isoler dans le concept de séparation et que le faire sur soi met en évidence. En effet, lorsque l'enfant s'exerce à retenir les selles ou à les libérer dans des lieux et des moments inappropriés, se produit une activité des sphincters qui a un impact libidinal très important. Cette-à-dire que à la possibilité de se détacher de l'Autre et de le trouer, de le barrer, s'ajoute un événement corporel, une excitation du corps, sa vitalisation, sa fibrillation, sa activation: l'enfant qui fait sur soi éprouve une série de sensations spéciales localisées sur la zone anale qui lui procurent une sorte de satisfaction. Donc, la séparation mise en acte par la symptomatologie de l'encoprésie assure à l'enfant un certain nombre de bénéfices: par l'identification aux selles, il peut mettre en scène son détachement de la matrice

totalisante: en outre, il provoque chez l'Autre un manque qui lui témoigne de la présence d'un désir, tenu, toutefois, à bonne distance: enfin, il garantit une satisfaction libidinale spéciale, grâce à la stimulation de la muqueuse anale. Et c'est précisément grâce à cette stimulation que l'enfant peut faire l'expérience de se sentir, de se sentir vivant. Parce que - comme dit Lacan - c'est exactement dans les zones érogènes qu'il y a la présence du vivant.

### **Dernier point**

Nous avons dit que le sujet est nostalgique du moment où il s'est détaché de l'Autre. Maintenant, il faut expliquer pourquoi. L'identification de l'enfant au morceau qui tombe de son propre corps s'associe à l'événement libidinal, à l'événement de jouissance qui investit le corps à travers les zones érogènes. Il y a simultanéité entre le détachement et l'effet de vitalisation du corps. Je voudrais souligner cet élément: l'événement de perte, la séparation est toujours associée à un événement libidinal. Perte et recouvrement sont simultanés. Le moins et le plus se superposent comme le bémol et le dièse relatif à un son. En effet, par exemple, le sol diminué d'un demi-ton a le même son que le fa augmenté d'un demi-ton. La perte est un bémol appliqué à la jouissance qui, toutefois, coïncide avec le dièse du dégageant libidinal.

Cette simultanéité Lacan la définit comme *objet petit a*. La chute d'un morceau de corps et l'effet libidinal lié à cette chute représentent les deux visages de *l'objet a*. *L'objet a* n'est pas un objet matériel, spéculaire, consistant. Il n'est pas l'objet qui se détache mais le détachement même de l'objet, l'effet libidinal qui se déclenche. Il est l'événement de la perte de l'objet qui laisse sur le corps des traces de jouissance. C'est l'objet à retrouver, donc, parce qu'il est l'objet qui soutient le sujet, l'objet du fantasme, l'objet par lequel le sujet peut se sentir, se sentir vivant. Il ira à sa recherche: ce que nous pouvons observer dans la clinique.

L'enfant identifié à l'objet anal qui, en se détachant, d'un côté, permet sa propre individuation, et de l'autre côté, enflamme érotiquement le bord de la zone érogène, aura tendance à retrouver cet effet spécial où le gain sur le plan de l'être s'accompagne du gain sur le plan de la jouissance. Devenu adulte, le sujet tentera de mettre en scène cette situation originale qui a fondé la logique de son fantasme. Ce qui veut dire qu'il établira des relations sociales, professionnelles, familiales dans lesquelles il représentera la séparation selon les modalités connues: c'est-à-dire, qu'il fera en sorte que l'Autre l'expulse, le rejette, le repousse. Dans la typique grammaire pulsionnelle décrite par Freud, le sujet pliera la logique de la séparation aux nécessités libidinales, faisant de la séparation elle-même une occasion renouvelée de jouissance. Se faire expulser, se faire refuser, deviendra, ainsi, la façon dont le sujet, par la mise

en scène de la séparation, pourra s'assurer un avantage libidinal incontournable, au prix, toutefois, de son identification à l'objet dépourvu de valeur, marginal, refusé.

Dans le temps pulsionnel réflexif, la satisfaction est atteinte grâce à la dynamique de la séparation: se faire expulser est la dernière phase du processus dans lequel la pulsion fait son tour autour de l'objet. Grâce à la transformation en son contraire, le contenu de la pulsion est inversé et, surtout, son but actif - affirme Freud - se convertit en but passif. En se tournant vers sa propre personne, la satisfaction pulsionnelle se réalise, également, quand le sujet devient l'objet de la pulsion, non plus centrifuge, donc, mais centripète. Les deux destins de la pulsion décrits par Freud se croisent pour former un seul mécanisme: celui de la réversibilité de la pulsion.

La pulsion, dans cette perspective qui développe jusqu'au bout les observations de Freud, se satisfait lorsque le sujet se met en position passive (il se fait l'objet de l'Autre): ce qui est fondamental, au niveau de chaque pulsion, c'est l'aller et le retour où elle se structure : c'est ce qu'affirme Lacan au Séminaire XI.

J'ai pu observer ce genre de situations cliniques en écoutant les mots des analysants qui dans le transfert représentent sans cesse l'ambivalence du mécanisme de séparation par lequel le sujet s'expulse de l'analyse ou se fait expulser. La jouissance de se faire refuser est associée à la jouissance de provoquer le manque dans l'autre et renouvelle celle de la stimulation du bord de la zone anale. Situation évidente dans l'histoire de Stefano, un médecin de trente-cinq ans qui vient en analyse se plaignant des difficultés qu'il rencontre dans ses relations avec les femmes. Il décrit ce mécanisme : il gagne d'abord leur attention en se rendant aimable. La femme se lie progressivement à lui, devenant de plus en plus dépendante. Quand le lien est solide et lorsqu'il sent qu'il occupe une place stable dans la vie de la femme, Stefano commence à vivre la relation avec malaise. Il se sent asphyxié par la demande qu'il a provoqué. Il commence à prendre ses distances, manquant aux rendez-vous, en augmentant les heures de travail, exigeant de voir des amis, d'aller à la gym, de voyager tout seul. En d'autres termes, il déclenche le processus qui conduira la femme éventuelle à lui reprocher, à être déçue par son comportement, et, au fil du temps, à conclure la relation: à se faire laisser, donc. Dans les relations amoureuses, il a transféré la dynamique anale qui, lorsqu'il était un enfant, l'amenait à ne pas contrôler les sphincters. Dans son enfance, il s'identifiait à l'objet-selles en mettant en scène la séparation de la mère: à l'âge adulte, il est l'objet qui, après avoir été aimé, se fait expulser pour réaffirmer, chaque fois, son individualité menacée par l'intensité du lien.

Cependant, il arrive que, au cours de l'analyse, Stefano se lie beaucoup à une fille avec laquelle il est très heureux et, surtout, il développe un transfert analytique très fort. La nouveauté est que cette fois, Stefano ne peut pas vivre ces deux relations de la manière habituelle. Il ne met pas en place la stratégie habituelle d'éloignement progressif: il vit avec une implication affective très forte à la fois la relation d'amour et le transfert. C'est à ce moment-là qu'arrive un fait qui fera émerger un matériau jusque-là resté dans l'ombre: un soir, de retour d'un dîner très agréable avec sa femme, Stefano, en ouvrant la porte de la maison, il ressent une soudaine douleur dans le ventre et, de façon inattendue, il ne peut pas retenir ses selles. Il est traumatisé: comment se fait-il que ce qui a ruiné son enfance lui soit encore arrivé ? L'impossibilité de se soustraire aux nouvelles relations affectives a engendré l'ancien symptôme: il est étonné de ce qui lui est arrivé.

La séparation, empêchée sur le plan des relations, revient réclamer sa satisfaction au niveau du corps. En ne parvenant pas à se libérer des liens dans lesquels il s'est à nouveau senti impliqué, Stefano répète par le symptôme la même procédure où il se sépare de la matrice asphyxiante, par identification à l'objet anal, à l'objet qui tombe, qui chute. Séparation qui, simultanément à l'affirmation de soi comme pièce détachée, assure une jouissance sur le plan du corps, jouissance qui se réalise au moment où Stefano lache, laisse échapper, expulse, par la stimulation de la muqueuse anal.

Le symptôme de Stefano met en évidence la valeur libidinale de la séparation et surtout l'implication et les effets qu'elle engendre sur le plan de l'être, c'est-à-dire, le rôle fondamental qu'il joue dans la constitution du fantasme.

## References

Henry, M. (1985). *Généalogie de la psychanalyse*. Paris: PUF.

Lacan, J. (1966). Position de l'inconscient *Écrits* 829-50. Paris: Seuil.

Lacan, J. (1973). *Le Séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1963-64). Paris: Éditions du Seuil.

Lacan, J. (2004). *Le Séminaire. Livre X. L'Angoisse 1962-63*. Paris: Éditions de Seuil.

Levinas, E. (1947). *De l'existence à l'exsistant*. Paris: Fontaine.